

il ne s'étendait évidemment pas à toute la conurbation inexistante. Aujourd'hui les pollutions ont changé d'échelle : ce que les activités humaines perturbent désormais, c'est ni plus ni moins que l'ensemble des circuits de matières à l'échelle de la planète, et par là même les mécanismes régulateurs de la biosphère.

Premier constat, il n'y a pas un endroit sur la planète où on ne puisse trouver toutes sortes de polluants. Les ours polaires de l'Arctique par exemple présentent dans leurs graisses des concentrations de DDT ou de PCB plusieurs millions de fois supérieures à celles présentes dans leur milieu. A compter de la Seconde Guerre mondiale, toutes les courbes liées aux activités industrielles explosent : aussi bien celles plus anciennes relatives à la déforestation ou aux émissions de CO², que celles relatives à de nouvelles activités agricoles ou industrielles (soufre, phosphore, nitrogène, etc.). L'humanité se mue alors en une véritable «force géophysique». Or, à cette échelle globale, la maîtrise technique paraît un leurre, nous ne savons plus très bien ce que nous faisons.

L'exemple le moins mal connu des perturbations que nous occasionnons aux grands cycles biogéochimiques est celui du cycle du carbone. Le réchauffement climatique qui devrait découler du surcroît anthropique de concentration de gaz à effet de serre dans l'atmosphère illustre par ailleurs le type de nouveaux risques auxquels nous nous exposons. Le degré de concentration du dioxyde de carbone dans l'atmosphère est désormais de 365 parties par million de molécules d'air, alors qu'il s'est maintenu jusqu'à la révolution industrielle, et ce depuis des centaines de milliers d'années, entre 200 et 280 ppm. Le doublement de la concentration des gaz à effet de serre au cours du siècle prochain, et rien ne nous assure que ce degré de concentration ne sera pas dépassé, devrait déboucher à la fin du siècle sur une hausse moyenne de la température située entre 1,5° et 6°. Compte tenu du fait qu'il ne s'agit que d'une moyenne qui devrait se traduire par une élévation significativement plus importante sur les continents que sur les océans, voici tranquillement concocté par les meilleurs experts réunis au sein de l'IPCC un scénario proprement catastrophique pour la planète. Tel est l'un des signes de la situation dramatique où nous nous trouvons.

Telle est ainsi la première caractéristique des problèmes d'environnement contemporains : leurs impacts ne sont plus locaux, et par là même souvent réparables, mais globaux. Ce qui rend extrêmement difficile la gestion politique des problèmes : il faudrait pouvoir les gérer internationalement. Or, nous sommes très loin de ce que pourrait être une gestion internationale, fondée sur des accords dûment respectés, de ces biens communs planétaires que sont devenues l'atmosphère ou la bio-diversité. Lorsque les Etats s'inquiètent des conséquences bellicistes des problèmes écologiques à venir, c'est toujours dans la perspective de la défense de leurs intérêts nationaux, ce qui en l'occurrence peut être totalement contre-productif.

Deuxième caractéristique des difficultés écologiques contemporaines : leur invisibilité. Les problèmes d'environnement ne sont pas tangibles pour le commun des mortels. La déplétion de la couche d'ozone, le réchauffement climatique dû à l'effet de serre anthropogénique, la pollution radioactive, l'accumulation de contaminants divers dans les graisses animales, tous les grands problèmes mondiaux ne sont jamais accessibles aux sens. Ils nécessitent des médiations scientifiques pour être appréhendés. Un état de chose qui contribue aussi à rendre leur gestion politique difficile. Comment convaincre les populations d'infléchir leurs comportements face par exemple au réchauffement climatique potentiel, quand il n'existe aucun signe compréhensible de tous et incontestable ? Tous ces problèmes sont entachés d'incertitude scientifique. Ce qui ne peut que nourrir l'angoisse du public. D'un côté, on n'en sait pas suffisamment pour imposer ou impulser des bifurcations sensibles de nos comportements, et de l'autre on en sait déjà trop pour laisser les esprits tranquilles.